Zeitschrift: Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 39 (2016)

Vorwort: Préface

Autor: Schmitt, Jean-Claude

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Préface

Jean-Claude Schmitt

L'historien médiéviste ressemble le plus souvent au jeune Perceval de Chrétien de Troyes: il ignore tous des chevauchées et des faits d'armes, n'a jamais porté une armure ni saisi une épée et prend les premiers chevaliers qu'il rencontre pour des anges… Et pourtant, s'il s'intéresse aux tournois ou à la guerre de Cent Ans, lui qui (peut-être) n'est jamais monté à cheval, hésite-t-il à parler d'abondance de la charge meurtrière de la cavalerie à Azincourt? Et bien qu'il n'ait plus vraisemblablement encore jamais tenu une arme à la main, va-t-il se priver de disserter doctement sur les compagnies d'archers et les premières salves d'artillerie? Certes, à défaut de manier une épée bien *esmolue*, de se caler dans une selle à *troussequin*, de revêtir une *brigandine*, il peut faire appel à son imagination: Georges Duby n'a-t-il pas évoqué avec talent les chevaliers de Bouvines suant dans leur heaume sous le soleil de juillet? Il était le premier à reconnaître que les sources n'en disaient pas un mot, mais le détail lui semblait à juste titre vraisemblable et susceptible de forcer l'adhésion du lecteur. La question est importante et tient au fondement de la pratique historienne: 1) cinq, sept ou huit siècles séparent l'historien de son objet; un fossé gigantesque oppose nos modes de vie, nos manières de penser, nos façons de faire la guerre de ceux des hommes du Moyen Age: comment comprendre ces hommes, se glisser dans leur corps, retrouver leurs gestes, l'intonation de leur voix, ressentir avec eux les dangers de la guerre et connaître la peur au ventre du soldat? Comme l'écrit l'un des auteurs du présent volume: «Il y a un demi-millénaire qui sépare la corporalité de l'expérimentateur de celle du pratiquant investigué»; il faut bien reconnaître qu'une telle distance est infranchissable, et d'ailleurs c'est elle qui engendre notre besoin d'histoire; 2) la «source» de l'historien est unique et irrémédiablement finie, à l'inverse du «terrain» sur lequel l'anthropologue peut revenir autant de fois qu'il le souhaite pour observer le même rituel et surtout interroger plus avant ses informateurs; ceux-ci tiendront à chaque fois des propos légèrement différents, varieront dans leurs gestes, et l'interprétation de l'anthropologue s'en trouvera enrichie. Au contraire, si les mots d'un texte historique, les lignes et les couleurs d'une image, peuvent être interprétés de plusieurs manières par le même historien ou un collègue dix ans plus tard, il s'agit toujours du même document, qui ne bougera plus et dont il faudra bien se contenter. Le contraste est plus fort encore avec les sciences qu'on appelle *expérimentales*: l'histoire est d'ordinaire d'une tout autre nature que les sciences expérimentales et elle use de méthodes bien différentes. Il faut relire ici les belles pages que

Marc Bloch a consacrées à ce problème crucial voici soixante-quinze ans dans *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien.* Le temps historique ne s'écoule qu'une fois, il ne peut pas être repris à zéro et reconduit. Au contraire, non seulement la séquence d'une expérience chimique ou physique peut être reproduite, mais elle doit l'être autant de fois que nécessaire et selon le même protocole rigoureux, pour permettre la validation de ses résultats. Dans une telle expérience, tout est à chaque fois reproduit à l'identique, comme si le temps s'était arrêté. L'historien, lui, n'arrête pas le temps: les hommes n'agissent, ne vivent et ne meurent qu'une fois, ce qui est passé l'est à tout jamais, irrémédiablement.

Il faut donc une belle assurance pour proposer une «histoire expérimentale» de la guerre et du métier des armes. Si la démarche et son intitulé m'ont d'abord surpris, ils m'ont convaincu. Ce n'est pas la première fois que ce type de démonstration est présenté par des historiens et on ne peut pas ne pas rappeler ici l'illustre précédent d'André Leroi-Gourhan taillant les silex pour reconstituer le geste technique préhistorique. Plus récemment, on peut dire que la «restitution» (mot qu'avec les auteurs je crois plus juste que «reconstitution», lequel paraît entaché de l'illusion d'une «résurrection» à la Michelet) est devenue à la mode. Les plus anciens efforts déployés en ce sens furent ceux des musicologues, qui, faute de disposer d'enregistrements sonores et de partitions au sens moderne du terme, cherchèrent à retrouver la mélodie et le rythme des virelais et des motets. Puis les historiens de la cuisine médiévale se sont mis au fourneau: les résultats furent intéressants, à défaut d'être toujours appétissants. Plus près de nous encore s'ouvrit l'impressionnant chantier du château de Guédelon, près d'Auxerre, où maçons, charpentiers, maréchaux-ferrants s'attachent à utiliser les mêmes sources d'énergie qu'au Moyen Age, et les mêmes matériaux, qui sont taillés, forgés, assemblés sur place suivant les mêmes gestes et au même rythme qu'au XIIIe siècle. J'applaudis à toutes ces tentatives parce qu'elles sont faites avec honnêteté, avec pour seul but la connaissance des techniques passées, loin du Moyen Age clinquant des «reconstitutions» hollywoodiennes. Mais les contributions qui sont ici présentées vont plus loin encore: non seulement elles reposent sur une analyse précise et érudite des sources documentaires – chansons de geste et chroniques, témoignages iconographiques, livres de combat de la fin du Moyen Age et du XVIe siècle –, mais les auteurs entourent leurs «restitutions» de précautions méthodologiques qui s'apparentent à celles des sciences expérimentales: voyez ce qui est dit de la fonte des canons de bronze, ou encore de l'analyse cinématique des mouvements corporels (marche, course, combat, montée à l'échelle) de «l'expérimentateur» portant une pièce d'armure refaite selon les normes du temps; ce qui importe n'est évidemment pas la performance de cet universitaire en armure (même si on espère que ses étudiants n'ont pas raté le spectacle), mais l'établissement d'un corpus de connaissances

objectives qu'aucune autre méthode ne permet d'obtenir : mesurer la dépense d'énergie induite par le port d'une armure, apprécier la gêne occasionnée dans les mouvements, comprendre la nécessité de limiter le surpoids du fantassin, etc. Et il en va des chevaux comme des hommes: je tiens pour une découverte de la plus grande importance, le fait que le galop d'un cheval fût interprété au Moyen Age, non pas comme une foulée à quatre temps, mais à deux temps, comme si le cheval faisait deux sauts successifs. L'argument est essentiel pour l'étude des images (je pense par exemple à la tapisserie de Bayeux), et il vient en renfort de l'idée chère à Jacques Le Goff d'un «long Moyen Age», puisqu'il fallut attendre la chronophotographie d'Etienne Jules Marey (1897) pour s'aviser que cette vision du galop des chevaux était erronée. De telles observations autorisent à dire que ce numéro *d'Itinera* est véritablement exemplaire d'une démarche reposant sur la double nécessité de l'ouverture à l'histoire générale et d'une spécialisation parfaitement au clair avec ses problématiques et ses méthodes.